

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

Kurô Tanino
The Dark Master

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

PRESSE

Webtheatre.fr – 29 aout 2018

Carto – Septembre / Octobre 2018

Carto – Septembre 2018

Gen Mag – Septembre 2018

Koi - Septembre / Octobre 2018

Le Figaro – 7 septembre 2018

Le Monde Supplément – 8 septembre 2018

Leparisien.fr – 12 septembre 2018

Lesinrocks.com – 20 septembre 2018

Unfauteuilpoulorchestre.fr – 21 septembre 2018

Mlascene-blog-theatre.fr – 22 septembre 2018

Attraction-visuelles.over-blog.com – 24 septembre 2018

Sceneweb.fr – 22 septembre 2018

Toutelaculture.com – 24 septembre 2018

L'humanité – du 28 au 30 septembre 2018

Mediapart.fr – 28 septembre 2018

Toutelaculture.com – 28 septembre 2018

i/o Gazette – Octobre 2018

Pen-Online.com – 31 octobre 2018

Libération – 16 octobre 2018



Le festival d'automne 47ème édition

Le festin de la rentrée
mercredi, 29 août 2018

Fidèle à lui-même, c'est-à-dire pluridisciplinaire, international, attentif à ce qui naît et fait remous, le Festival d'automne occupe une place de choix dans le panorama théâtral de la rentrée et désormais s'éclate au-delà de l'octroi. C'est ainsi que pour cette nouvelle édition (12 septembre - 31 décembre) et par le jeu de ses partenariats, il s'affiche notamment à Bobigny (MC93), Aubervilliers (Théâtre de la Commune), Gennevilliers (T2G) et aussi au Théâtre Nanterre Amandiers où l'on pourra revoir ou découvrir *Rêve et folie* de Georg Trakl, l'ultime spectacle de ce quasi pensionnaire du Festival d'Automne qu'est Claude Régy, maître d'expériences radicales aux confins du langage et qui pour définir ce qui l'obsède cite Nathalie Sarraute qui, dans son ouvrage *L'Ere du soupçon* écrit « Les mots servent à libérer une matière silencieuse qui est bien plus vaste que les mots ».

De quelques fidélités

Au chapitre des fidélités, on retrouve cette saison Julien Gosselin qui se plaît à organiser de longues traversées multimédia autour des œuvres littéraires. Ce sera celle de huit heures créée au Festival d'Avignon qui propose une lecture croisée de l'œuvre de l'écrivain américain Don De Lillo (*Joueurs, Mao II, Les Noms* à L'Odéon) et une forme brève à la MC93, « Père » d'après « L'Homme incertain » de Stéphanie Chaillou.

C'est également avec deux créations que revient Sylvain Creuzevault. : *Les Démons* d'après Dostoïevski, vertigineuse fresque politique et philosophique tisonnée dans « l'intention de dresser entre révolution et spiritualité une dialectique du rire et de l'effroi » et pour laquelle le metteur en scène a demandé à Valérie Dréville et Nicolas Bauchaud de rejoindre sa troupe d'acteurs (Théâtre de l'Odéon). Puis ce sera *Les Tourments*, spectacle composé de courtes pièces de Jack London et Stéphane Mallarmé que Sylvain Creuzevault qualifie de « peintures animées », de « natures vives » et envisagées, « pour redonner au théâtre sa force de consolation collective » (MC 93).



Le retour de ce maître de la scène européenne qu'est Krystian Lupa est toujours un événement et c'est comme tel qu'est attendue sa dernière création *Le Procès* d'après Kafka, qui nous dit des choses non seulement sur l'état actuel de la Pologne, mais sur l'Europe (Théâtre de l'Odéon). Parmi les habitués, on retrouve avec plaisir le collectif flamand TGStan qui transgresse avec humour les conventions théâtrales, brouille les frontières entre l'art et la vie en mettant l'acteur au centre de son travail et de ses analyses. Ce sera avec *Atelier* et, en puisant dans l'œuvre de Bergman, avec *Infidèles* et *La Répétition*. Comme à son habitude la troupe prendra ses quartiers d'automne au Théâtre de La Bastille où l'on pourra, également dans le cadre du Festival, voir ou

revoir le magnifique spectacle du portugais Tiago Rodrigues, *Sopro*, une réflexion poétique sur la mémoire et le théâtre autour de ce personnage de l'ombre mais nécessaire qu'est le souffleur (voir l'article de Corinne Denailles <https://webtheatre.fr/Sopro-de-Tiago-Rodrigues>). C'est aussi autour de la mémoire, du théâtre et de la transmission que s'articule *By heart* spectacle présenté, lui, à l'Espace 1789 de Saint-Ouen.

Tandis que le suisse Milo Rau, avec *Reprise, Histoire(s) du théâtre*, reconstitue l'enquête d'un fait divers – un meurtre homophobe – de manière à la fois documentaire et allégorique pour nous ramener à la naissance de la tragédie (Théâtre Nanterre Amandiers), Maxime Kurvers, metteur en scène et scénographe s'empare de la première tragédie connue du monde occidental, *Les Perses* d'Eschyle et emprunte à Nietzsche pour nous livrer une méditation pointue sur la représentation théâtrale et l'acteur (*Naissance de la tragédie* Théâtre de la Commune).

Parmi les spectacles singuliers et hors normes, on ne peut ignorer *Complete works : table top Shakespeare*, conçu par le collectif anglais Forced Entertainment, qui propose, joué par un seul acteur sur un coin de table, avec sa lière, poivrier et autres accessoires comme personnages, une intégrale Shakespeare, soit 36 comédies et tragédies résumées en moins d'une heure. Il est à prévoir qu'il n'y a pas que les petits vernis qui, au siècle dernier, ont vu un *Presqu'Hamlet* du même tonneau joué par Gilles Privat sous la houlette de Dan Jemmett, qui seront alléchés par cette manière joyeusement inattendue de redécouvrir Shakespeare.



« Je suis troublée par le désordre dans lequel on vit qui semble nous mener à la destruction, j'essaie de comprendre pourquoi ça se passe ainsi et comment ça pourrait être autrement. Alors j'ai voulu traiter ce questionnement par la poésie en parlant à un cheval avec des poèmes et des chansons » explique Laetitia Dosch qui, pour sa troisième création, *Hate* partage la scène avec un cheval. Avec ce spectacle, et ceux d'Emilie Rousset : *Rencontre avec Pierre Pica*, de Marion Sifert : *Le Grand sommeil* et de Géraldine Martineau *La Petite sirène* d'après Andersen, c'est la jeune création au féminin que nous fait découvrir le Festival d'Automne qui par ailleurs a choisi pour cette nouvelle édition de brosser, en quelque douze pièces chorégraphiques, le portrait d'Anne Teresa De Keersmaeker. Un second portrait est dédié au compositeur canadien Claude Vivier (1948-1983) qui fut un des disciples de Karlheinz Stockhausen. Parmi les cinq programmes qui constituent ce portrait, *Kopernikus, un rituel des morts* pour lequel il a lui-même écrit le livret et que l'on verra au Théâtre de la Ville-Espace Cardin en décembre.

Japon : Le proche et le lointain

C'est en ouvrant la focale de la tradition à la modernité que le Festival braque ses projecteurs sur le Japon. Ce sera d'abord avec deux spectacles Kabuki, forme théâtrale épique extrêmement raffinée et codée dont les origines remontent au XVII^e siècle. Dans le Kabuki - Ka, le chant ; Bu : la danse ; Ki : les arts de la scène, les rôles de femmes sont tenus par des hommes, des onnagatas dont l'art n'est pas de jouer une femme mais d'en suggérer l'essence. Au programme deux pièces classiques et populaires du répertoire interprétées par deux légendes vivantes du Kabuki contemporain : Na Kamura Shidô II et Kamamura Shinozuke II (Théâtre national de Chaillot).

« La logique de la tradition est de se réécrire sans cesse au présent » explique Hiroshi Sugimoto,

artiste plasticien scénographe qui aime à explorer la tradition scénique de son pays. C'est le Kyôgen, pendant populaire et comique du Nô qu'il revisite avec *Sambaso, danse divine* interprété par trois générations de maîtres du kyôgen. A l'affiche également, côté danse Saburo Teshigawara et côté théâtre de jeunes artistes qui aiment à brouiller les pistes et les codes et sont représentatifs de la scène contemporaine japonaise. Parmi ceux-ci, Toshiki Okada, mais aussi, moins connus et à découvrir au Théâtre de Gennevilliers : Kurô Tanino(*The Dark Master*), Shû Matsui (*Un fils formidable*). Pour sa part, Hideto Iwai qui s'attache à retracer avec humour les parcours singuliers des gens qu'il rencontre, présentera sa première création en français, inspirée de la vie des participants, professionnels et amateurs, rencontrés à Gennevilliers (*Wareware no moromoro, Nos histoires*).

Il y aura à voir bien d'autres spectacles, inattendus, fascinants, bouleversants aptes à nous sortir de nos torpeurs puisque c'est au total une soixantaine de manifestations de théâtre, danse, musique, performances, installations plastiques, que nous propose cette 47ème édition dédiée à la mémoire de Pierre Bergé, « dont l'engagement auprès des artistes et de la création continue de nous guider » nous dit Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne.

Festival d'Automne à Paris du 12 septembre au 31 décembre

Renseignements et réservations tel 01 53 45 17 17

www.festival-automne.com

Photos : « *Dark master* » (Kurô Tanino ©Takashi Horikawa, « *Le Procès* » Kafka/ Lupa © Magda Hueckel, « *Hate* » (Laetitia Dosh) © Dorothee Thebert Fillige



Théâtre japonais

T2G, Gennevilliers, du 20 au 24 septembre et
du 5 au 8 octobre 2018

Alors que les arts du Japon sont à l'honneur cet automne à Paris, avec expositions et spectacles, dans le cadre du festival Japonismes 2018, le théâtre de Gennevilliers (92) accueille deux pièces : *The Dark Master* et *Un fils formidable*, mises en scène respectivement par Kurô Tanino et Shû Matsui. Dans la première, un randonneur entre dans un modeste restaurant local. Le propriétaire, aussi excentrique qu'asocial, lui propose de prendre sa place en tant que chef. Dans la seconde, un homme crée son propre État indépendant... dans un coin d'appartement.

Pour en savoir plus : www.theatre2gennevilliers.com et <https://japonismes.org/fr>

ERRATUM

Une erreur s'est glissée dans le numéro 48 de *Carto* (juillet-août 2018). Dans la brève, page 6, sur les nations les plus riches du monde, le premier État européen n'est pas l'Irlande, comme indiqué, mais le Luxembourg.

Gen Mag – Septembre 2018

GEN MAG

Pays : FR

Périodicité : Mensuel



Date : septembre 2018

Page de l'article : p.26

DU 20 AU 24

THÉÂTRE

« The Dark Master »,
de Kurô Tanino. Dans le
cadre du festival
d'Automne à Paris-Japo-
nismes.

Au Théâtre de Gennevilliers, 41 avenue des Grésillons. Réservations au 01 41 31 26 26.



THÉÂTRE DU 20 AU 24 SEPTEMBRE

DOMINANT/DOMINÉ

► L'action de la pièce «The Dark Master», de Kurô Tanino, se situe à Osaka. Un randonneur entre dans un modeste restaurant de cuisine occidentale, «Kitchen Nagashima». Le propriétaire, aussi excentrique qu'associable, lui propose de prendre sa place en tant que chef ; il convainc le jeune homme en lui tendant un écouteur sans fil, lui expliquant qu'il pourra ainsi résider à l'étage et lui livrer ses indications culinaires en toute discrétion. Dès lors, il disparaît définitivement. Il voit tout, sans être vu. Le Maître de l'Ombre, cuisinier hors pair, enseigne ses secrets à son élu, et l'insolite duo du visible et de l'invisible fait renaître la boutique de ses cendres.



Dépossession du patrimoine japonais, rapports de domination en général, l'auteur révèle avec éclat les paradoxes de la condition humaine.

• M.H.

→ Au Théâtre de Gennevilliers,
41 avenue des Grésillons.
Réservations au 01 41 32 26 26.
theatre2aennevilliers.com

KOI

Pays : FR

Périodicité : Bimestriel



Date : Septembre -
octobre 2018

Page de l'article : p.87

AGENDA CULTUREL



KURÔ TANINO, LE THÉÂTRE DE L'INSOLITE

Le théâtre de Gennevilliers ouvre ses portes à deux pièces signées Kurô Tanino, dramaturge japonais contemporain friand de situations insolites. La première, intitulée *Dark Master* (du 20 au 24 septembre), met en scène un randonneur qui arrive dans un modeste restaurant local. Le propriétaire le convainc de prendre sa place, avant de disparaître tout en continuant de lui donner des instructions à distance. La seconde, intitulée *Avidya - L'Auberge de l'obscurité* (du 25 au 29 septembre), place l'action au cœur des montagnes japonaises, dans une auberge thermale. Des

marionnettistes arrivés de Tokyo y attendent le propriétaire pour présenter leur spectacle, tandis qu'on murmure que l'auberge serait condamnée à la démolition pour laisser place à une nouvelle ligne de chemin de fer... Une réflexion sur le Japon profond des ancêtres et des traditions dans une mise en scène résolument contemporaine.

Gennevilliers : venez découvrir la nouvelle saison du théâtre

🏠 > Île-de-France & Oise · Hauts-de-Seine | O.B. | 12 septembre 2018, 12h16 | MAJ : 12 septembre 2018, 16h14 | [f](#) [t](#) [m](#) [0](#)



Gennevilliers. Daniel Jeanneteau directeur du T2G depuis janvier 2017 présentera la nouvelle saison. LP/O.B.

Jeudi soir, le programme du T2G est présenté au cours d'une soirée festive.

La soirée de lancement de la nouvelle saison du théâtre de Gennevilliers est organisée jeudi 13 septembre au T2G. Après le vernissage des Voix Blanches, l'installation sonore de Dominique Petitgand - « une présence sonore qui occupe et trouble, tout au long de la saison, certains lieux de passage du théâtre » dit-on au T2G - Daniel Jeanneteau, le directeur du théâtre et son équipe présenteront à 20 heures la saison 2018-2019.

Parmi les moments forts, fin septembre « The Dark Master » du Japonais Kurô Tanino où un restaurant d'Osaka devient le théâtre d'une puissante leçon de vie, en novembre place à Adrien Béal et son Théâtre déplié qui proposeront « Perdu Connaissance », sur la notion d'être acteur et/ou spectateur du monde, puis « Tristesse et joie dans la vue des girafes » de Tiagi Rodrigues et Thomas Quillardet en décembre.

Fin janvier, « Longueurs d'ondes » de Paul Coc et Bérangère Vantusso fera revivre les grandes heures de Lorraine Cœur d'Acier, radio libre française, créée en 1979 en pleine crise de la sidérurgie. Et ce ne sont que quelques exemples d'une programmation dense, parfois exigeante mais que le T2G veut ouverte à tous.

Jeudi 13 septembre à partir de 18 heures au T2G, 41, avenue des Grésillons à Gennevilliers. Renseignements et programme détaillé sur www.theatre2gennevilliers.com.



Kuro Tanino (c) Takashi Horikawa



PAR
Fabienne Arvers

SCÈNES

Les 4 spectacles à ne pas manquer cette semaine



Kuro Tanino (c) Takashi Horikawa

Kurô Tanino au T2G

Deux spectacles du metteur en scène et auteur japonais Kurô Tanino sont présentés au T2G de Gennevilliers dans le cadre du festival d'Automne à Paris. Deux huis-clos, d'une beauté formelle éblouissante. Le premier, *The Dark Master* (du 20 au 24 septembre) voit un randonneur arriver dans un restaurant d'Osaka et se voit proposer par le propriétaire de prendre sa place en tant que chef... et de lui apprendre le métier sans qu'on le voit. Le maître de l'ombre, c'est lui. Ensemble, ils font face aux clients hauts en couleur qui ouvrent la porte du restaurant. Le second, *Avidya - L'Auberge de l'obscurité* (du 25 au 29 septembre) se déroule dans les montagnes du Japon. Là encore, c'est une auberge, mais dédiée aux bains traditionnels, où se rendent deux marionnettistes désireux de montrer leur spectacle au propriétaire. A voir, absolument.

Unfauteuilpourlorchestre.com – 19 septembre 2018

Un Fauteuil pour L'Orchestre

The Dark Master, texte et mise en scène de Kurô Tanino, au T2G, Festival d'Automne à Paris, Japonisme

Sep 21, 2018 | Commentaires fermés sur The Dark Master, texte et mise en scène de Kurô Tanino, au T2G, Festival d'Automne à Paris, Japonisme

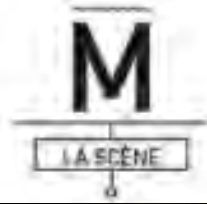


© Takashi Horikawa

fff article de Denis Sanglard

Osaka, dans un restaurant local banal, débarque un jeune homme. Fraîchement accueilli par le propriétaire qui le regarde à peine avant que ce dernier ne lui fasse une proposition étrange : reprendre le restaurant. Arguant qu'il ne sait pas cuisiner, pas même une omelette au riz, encore moins les plats occidentalisés proposés, le jeune homme lui oppose un refus. Le propriétaire, étrange marché, le convainc de porter une oreillette et qu'il lui donnera toutes les indications nécessaires de sa chambre dans laquelle il ne tarde pas à disparaître définitivement. Aux yeux de ce gamin et aux nôtres aussi. De là-haut il voit tout, entend tout, prodigue conseils et commentaires, souvent peu amènes. De ce duo étrange, de cette association originale, le restaurant renaît de ses cendres. Les clients reviennent. Kurô Tanino a ce don unique de nous surprendre, d'amener le spectateur sur un terrain bientôt mouvant sans que nous y prenions garde, avant que tout ne bascule irrémédiablement. Effet de stupeur garantie. Une mise en scène et une scénographie hyper-réaliste, ici on cuisine réellement et la salle hume les odeurs, un huis clos où la banalité et le quotidien entrent sans fracas sur le plateau. Rien de bien spectaculaire en apparence, entre confection des plats, vaisselles et conversations de circonstance avec les rares clients, l'apprentissage de la cuisine et la métamorphose de cet apprenti gauche et de plus en plus assuré. Avant la chute inattendue. Un quotidien sans aspérité s'il n'y avait cette voix qui s'insinue lentement dans les zones obscures du jeune homme, cette relation hors-norme qui voit insidieusement la manipulation aller jusqu'à la dépossession et l'élève dominé perdre sa personnalité. Nous même ne prenons pas garde de ce qui advient de façon sournoise. Le rire devient rictus. Rien n'est laissé au hasard et c'est par petites touches que procède Kurô Tanino, incidemment. Des silences, beaucoup, des absences où le plateau vide prend soudain toute son importance et son inquiétante étrangeté, des clients peu bavards mais à la présence énigmatique et pour certains

ambigüe. Paroles distillées mais jamais vraiment anodines. Efficacité de cet hyper-réalisme soigné, de cette banalité, faux-nez d'une réalité sous-jacente bien plus violente, exacerbé par ce huis-clos. C'est à cela que s'attaque Kurô Tanino, une société japonaise urbaine gangrenée par la corruption. Argent, sexe, violence. La manipulation des êtres crédules, naïfs, en manque de repère. Le lavage de cerveau quotidien. L'hyper-surveillance. Sur cette fracture de la société japonaise, traitée plus en douceur et poésie dans L'Auberge de l'obscurité, Kurô Tanino signe ici une mise en scène au cordeau qui jamais n'est encore une fois démonstrative. Il procède en creux, s'attachant à de petits détails, anodins de prime abord, jusqu'à semer le trouble chez le spectateur. Rien n'est laissé au hasard et tout fait sens, des étranges vidéos diffusées entre deux scènes à la bande son fortement ironique. Et c'est lentement que sourd le malaise quand se décillent nos yeux sur la réalité et les conséquences de cet étrange marché entre le cuisinier et son apprenti. Nous même, au fond, manipulé par Kurô Tanino, tombant à pieds joints dans les rets de cette mise en scène intelligente et retorse. Car cette petite voix que nous entendons en même temps que l'apprenti (un effet de mise en scène particulier et dont il faut garder la surprise), entrant comme par effraction dans son crâne, cette voix vrillant l'inconscient de ce jeune homme et qui finit par disparaître dans l'obscurité, a-t-elle jamais réellement existée ?



Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris et des Japonismes 2018, Kurô Tanino présente au T2G de Gennevilliers plusieurs de ses pièces. *The Dark Master*, la première, jouée du 20 au 24 septembre, est une plongée olfactive dans un monde entre réalité et imaginaire.

THE DARK MASTER : OMELETTE AU RIZ ET MANIPULATION

Adaptée d'une histoire originale de **Marei Karibu** et de l'oeuvre de **Haruki Izumi** (éd. Terbrain, Inc), la pièce de **Kurô Tanino** met en scène les relations inattendues entre un étudiant de passage et un cuisinier fatigué. Le chef désabusé mais talentueux, tient un bar dans la région d'Osaka dans lequel il propose, pour de rares clients, des plats délicieux.



The Dark Master (c)Takashi Horikawa

Celui-ci profite de l'arrivée de l'étudiant désœuvré pour lui confier les rênes de son établissement et s'éclipser à l'étage. Le spectateur ne le verra plus, n'entendra plus sa voix. Il lira les échanges du Maître et de l'élève sur les deux panneaux placés à cour et à jardin. Seul sur scène, le disciple, guidé par un émetteur miniature profondément enfoncé dans son oreille, obéit aux ordres du « dark master », reproduit ses gestes et finit par acquérir la dextérité du chef. Il parvient à « maîtriser » l'omelette au riz fondante mais ne maîtrise plus sa vie. Jouet d'un homme qui le manipule dans l'ombre, l'étudiant se fond dans la peau qu'on lui impose.

MATIÈRES ET DISPARITIONS

La réussite de **Kurô Tanino** est de faire exister, dans le même espace confiné, la matière et la disparition. Comme un entre-deux déroutant entre réalité et imaginaire. Sur le plateau, le bar, la cuisine, les réchauds, le frigidaire, la fontaine à eau, les toilettes, le lavabo, chaque objet et ustensile, de la poêle usagée au petit savon usé, tout existe par sa forte matérialité et pèse sur la scène et le regard.



The Dark Master (c)Takashi Horikawa

L'empreinte du réel est accentuée par la cuisine que réalise en direct le disciple (**Koichiro F.O. Pereira**) et par la caméra qui projette, parfois, sur un écran supérieur les images des gestes culinaires qui s'accomplissent. Les odeurs, oignons frits, légumes poêlés, sauce flambée, inscrivent la scène dans un quotidien puissant presque palpable.

Pourtant, dans le même temps, la disparition est travaillée et revendiquée comme un écart entre ce qui est vécu et ce qui est ou serait. Le « dark master » disparaît du plateau au point qu'on peut se prendre à s'interroger sur la santé mentale de l'élève qui sollicite son aide en parlant aux murs. Le disciple oeuvre derrière le comptoir, on ne voit pas tout. Des scènes sont cachées aux spectateur. Dans la dernière, l'élève n'est plus visible et le temps est dilaté volontairement. Nous est impartie, alors, la nécessité d'imaginer et de faire avec ce qui nous est imposé. En ce sens, **Kurô Tanino**, le metteur en scène, est le « dark master » qui manipule.

RACISME ET ÉCONOMIE DE L'HISTOIRE ?

Le seul bémol porte sur le traitement du personnage du Chinois, forcément voleur de « savoir-faire », piller de terrains et de techniques fussent-elles ancestrales, un personnage caricatural, fourbe et violent. Le ressentiment face cet étranger qui « mange », achète et détruit les biens japonais est patent. On aurait aimé plus de mesure. Le propos outré dessert l'ensemble.

De plus, les références à « 1939 », à travers le millésime de l'alcool « qui a un goût de sang » qui enivre le maître puis l'élève, mettent mal à l'aise. Que faut-il y lire? On ne peut pas faire l'économie de l'Histoire pour défendre une économie qu'on juge en danger. Le « dark master » dit que « c'est la guerre » mais c'est un peu vite oublier que « 1939 » évoque avant tout les exactions japonaises perpétrées en Chine; le massacre de Nankin en 1937 et ceux qui suivirent sont encore dans les mémoires. Si la pièce invite à se méfier des « lavages de cerveaux » comme le dit **Kunô Tanino**, alors, soyons vigilants jusqu'au bout.

« JAPONISMES 2018 : LES ÂMES EN RÉSONANCE »

Et déplaçons plutôt le regard sur ce qui rapproche et élève. L'année 2018 marque le 160e anniversaire des relations diplomatiques entre le Japon et la France, ainsi que le 150e anniversaire du début de l'ère Meiji lorsque le pays s'ouvrit à l'Occident. « **Japonismes 2018 : les âmes en résonance** », le titre de la manifestation, fait ainsi référence au premier engouement des artistes français pour cette culture, notamment chez les peintres au XIXe siècle, notamment les Impressionnistes, influencés par les estampes japonaises. Monet ou même Van Gogh furent séduits par cette belle technique.



Hiroshige et Van Gogh

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

JAPONISMES 2018

20-24 septembre 2018

avec **Susumu Ogata, Koichiro F.O. Pereira, Masato Nomura, Hatsune Sakai, Kazuya Inoue, Kazuki Sugita**

<https://www.festival-automne.com/>

<https://www.theatre2gennevilliers.com/la-saison-18-19/>



24 septembre 2018

"The Dark Master", de Kurô Tanino : la proie de l'ombre



Photo : Takashi Horikawa

The Dark Master

Texte et mise en scène, Kurô Tanino

D'après une histoire originale de Marei Karibu et l'œuvre de Haruki Izumi

Avec Susumu Ogata, Koichiro F.O. Pereira, Masato Nomura, Hatsune Sakai, Kazuya Inoue, Kazuki Sugita

Découvrir "The Dark Master" deux ans après la présentation de "Avidya - L'auberge de l'obscurité" (lequel est repris cette année) est riche d'enseignements sur les obsessions du metteur en scène japonais. Les deux pièces, créés en 2016, tisse en effet entre elles des connivences évidentes, avec comme fil conducteur principal un souci de réalisme qui amène d'une part, dans Avidya, à représenter de véritables bains et dans "The Dark Master", à plonger le spectateur dans un restaurant plus vrai que nature.

Il y a jusqu'au titre des deux pièces qui marquent une proximité thématique : de part et d'autre, il y est question d'obscurité, même si celle d'Avidya renvoie à un maillon du bouddhisme représentant l'aveuglement. Mais si "The Dark Master", que l'on peut traduire par "Le Maître de l'Ombre" renvoie à une dimension métaphorique, on décèle, chez Kurô Tanino, de part et d'autres, cette capacité à opérer de subtils glissements de l'aspect éminemment réaliste de son univers vers l'exploration de zones étranges.

Car la force de sa pièce repose non seulement sur cette bascule vers une intrigue singulière, mais sur la façon de maintenir cette dose de réalité qui la rend troublante. Car dans cette histoire de possession/dépossession, où un homme blasé et asocial convainc un randonneur de passage de le remplacer dans son restaurant - tandis qu'il lui donnera des instructions d'une autre pièce - Kurô Tanino joue sur l'étrangeté d'une présence/absence : puissance de manipulation du cuisinier hors pair dictant ses instructions alors même qu'il choisit de s'effacer.

La pièce est d'autant plus troublante que le spectateur participe lui aussi à cette mise en scène : un écouteur permet d'entendre les instructions du cuisinier absent de la scène, de capter la fusion progressive de deux êtres (on entend ses rôles, jusqu'à un épisode où l'apprenti cuisinier a une relation avec une prostituée dépêchée par l'homme de l'ombre).

"The Dark Master" aurait pu être une pièce simplement glaçante, par l'in vraisemblable histoire qu'elle déploie, mais elle est portée par un humour irrésistible, qui en fait une œuvre totalement loufoque. Les saillies du cuisinier à l'endroit de son apprenti, teintées d'un cynisme débouchant sur quelques propos bienveillants, servent autant à renforcer le caractère acéré que l'hébétéude de l'apprenti installe une sorte maladresse burlesque. Il le faut le voir, plus tard, ayant acquis une maîtrise certaine de son art, transmettre ses plats dans une virtuosité mécanique.

Dans cette pièce aux allures fantasmagiques, Kurô Tanino, comme dans "Avidya", n'oublie pas de braquer son histoire sur le rapport conflictuel entre un monde traditionnel et l'irrésistible poussée de la modernité. Ici, ce sont en particulier les chinois qu'il vise sans ambiguïtés : à travers la figure d'un jeune homme payant grassement le jeune cuisinier, le prenant en photo comme pour le réduire à une image à effacer, Tanino fait de la question de la dépossession non plus le moteur d'un fantasme fictionnel mais l'ancre dans une réalité angoissante (l'achat de terrains par des financements étrangers, notamment chinois). Si cette option critique peut surprendre, elle n'empêche aucunement "The Dark Master" d'être une œuvre réjouissante, portée par des comédiens au jeu décalé, tissant tranquillement la matière d'un rêve.

Délices japonais au Festival d'automne

22 septembre 2018 / dans À la une, Coup de coeur, Festival, Gennevilliers, Les critiques, Théâtre / par Christophe Candoni



© Takashi Horikawa

Au T2G, *The dark master* de Kurô Tanino fait pénétrer dans la cuisine d'un petit restaurant et enivre de ses mets savoureux. Une fable culinaire donc et envoûtante où se joue une étonnante histoire de manipulation et d'émancipation.

Né en 1976, **Kurô Tanino** fait partie d'une nouvelle génération d'artistes japonais qui, sans occulter la riche tradition de leur histoire, ouvre la voix à une certaine modernité en ancrant l'art dramatique dans le pur présent et dans un esprit plus « underground ». En ayant fondé en 2000 sa compagnie théâtrale, le Niwa Gekidan Penino, il monte ses productions à la fois comme auteur et metteur en scène. Dans le cadre du festival d'automne et de Japonismes 2018, il présente successivement deux spectacles : *The dark master*, bientôt suivi d'*Avidya – L'Auberge de l'obscurité*, déjà présenté à la Maison du Japon en 2016 pour quelques dates seulement.

Avant de plonger dans les vapeurs ouatées et sulfureuses des bains thermaux situés au cœur des montagnes volcaniques du Japon, nous voici enivrés des chaudes fumées de cuisine d'un vieux restaurant sombre et crasseux d'Osaka. Le protagoniste de la pièce y entre comme par hasard et va s'y installer durablement. Paumé et emprunté, ce jeune homme n'est pas du coin. Il débarque de Tokyo avec son grand sac sur le dos. Il n'a pas de travail et parcourt le pays sans but précis. Il va faire une rencontre aussi étonnante que déterminante, celle d'un cuisinier, maître de l'omelette au riz – la meilleur du Japon –, un homme complexe, taciturne, peu avenant, las et désabusé qui lui impose de prendre sa place en guidant ses gestes au moyen d'une oreillette. Le spectateur qui en possède une aussi entend les instructions souvent bougonnes du patron comme s'il était dans la tête du personnage, objet servile à l'observation voyeuriste de l'hôte reclus, mais promis à une importante transformation.

Homme de théâtre complet et ancien psychologue, Kurô Tanino veut ainsi entrer dans les âmes, les abysses, de l'être, révéler ses inquiétudes, ses aspirations, ses névroses, ses désirs. Aussi invraisemblable que paraît son canevas inspiré d'un court manga de **Haruki Izumi**, la pièce ménage des moments de pure beauté, de drôlerie, d'émotion, de délicatesse et d'intensité. **Son personnage, très bien campé, est absolument attachant jusque dans ses maladresses et sa perte de contrôle.** Amusé par l'idée, anxieux à la tâche, il s'exécute sans broncher et vit une initiation à la fois fascinante et dérangeante.

A la japonaise, la pièce se joue sur un ton feutré ponctué de longs silences et sur un rythme languissant qui participe à la singularité de son univers. A l'hyperréalisme de l'imposante scénographie qui est une réelle salle de restaurant, un espace fermé, confiné, et quasiment laissé à l'abandon, s'ajoutent les émanations de crépitements de friture et les effluves d'odeurs épicées qui donnent à la représentation une dimension quasi sensuelle. **Kurô Tanino parle aussi de la violence des mutations de son pays symbolisés par la construction d'un énorme bâtiment détenu par un promoteur chinois.** La disparition de la culture et la dépossession du patrimoine sont des thèmes qui le préoccupent et qu'il exploite dans plusieurs de ses spectacles. Tanino est un conteur qui fait culminer profondeur humaine et sociale, étrangeté et réalité. Son théâtre stimule aussi bien les sens que l'esprit.

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

The Dark Master

texte et mise en scène Kurô Tanino

**d'après une histoire originale de Marei Karibu
et l'œuvre de Haruki Izumi (éd. Terbrain, Inc.)**

scénographie Masaya Natsume

assistanat à la mise en scène Kodachi Kitagata

lumières Masayuki Abe / Hirokuyi Ito

son Koji Sato

décors Takuya Kamiike

vidéo Tadashi Mitani, Nobuhiro Matsuzawa

manager de tournée Miwa Monden / manager Chika Onozuka

**avec Susumu Ogata, Koichiro F.O. Pereira, Masato Nomura, Hatsune Sakai, Kazuya Inoue,
Kazuki Sugita**

production Niwa Gekidan Penino / Arche LLC

organisation Fondation du Japon

coréalisation Tokyo Metropolitan Theatre (Tokyo Metropolitan Foundation for History and Culture),

T2G – Théâtre de Gennevilliers et le Festival d'Automne à Paris

avec le soutien de l'Onda et de la Fondation franco-japonaise Sasakawa

spectacle créé le 5 mai 2016 à Oval Theater (Osaka)

Durée : 2h10

*T2G – Théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
20-24 septembre 2018*

« THE DARK MASTER », CUISINE ET MANIPULATIONS

24 septembre 2018 Par
Laetitia Larralde

Dans le cadre du Festival d'Automne et de Japonismes 2018, Kurô Tanino présente deux pièces au Théâtre de Gennevilliers. Préparez-vous à devenir la marionnette du maître de l'ombre.



Sur chaque fauteuil de la salle attend un écouteur, qu'on nous demande de ne pas mettre dès le début de la pièce. A quoi peuvent-ils servir ? La salle plonge dans le noir sur cette interrogation et se remplit de sons d'un stade de baseball. Un jeune voyageur entre dans un petit restaurant d'Osaka alors que le service est fini. Le patron, associable et original, cuisinier hors pair, propose au jeune homme, sans vraiment lui laisser le choix, un étrange marché : prendre sa place comme chef dans son restaurant. Le maître glisse un écouteur minuscule dans l'oreille de son nouveau disciple grâce auquel il lui donnera ses instructions pour cuisiner, et disparaît à l'étage.

A partir de ce moment, le jeune homme est lié à cette petite pièce, se lavant dans la cuisine, dormant sur le sol du restaurant, la voix du maître dans son oreille en permanence. Et cette voix parvient au public par le fameux écouteur, nous mettant dans la peau de l'apprenti. L'immersion physique du spectateur dans la pièce est poussée : les acteurs cuisinent sur scène, nous faisant parvenir les odeurs de steak ou d'omeric, les voix des acteurs et celle de l'oreillette se mélangent, des projections vidéos sur les écrans au plafond du restaurant complètent le récit... il ne manque que le sens du toucher pour une immersion sensorielle totale.

L'histoire commence de façon réaliste, avec des personnages archétypaux, un décor très soigné (la cuisine est fonctionnelle, tout est relié à l'eau et à l'électricité), des gestes quotidiens. Le jeune homme qui apparaît dans le restaurant est lui aussi tout à fait banal : voyageur sans but, sans ambition ni rêve précis, poli et un peu gauche. Mais du moment où le maître lui pose l'oreillette, objet flou entre l'implant et le parasite, il s'insinue dans son esprit et la transformation commence. Et le récit bascule doucement, se décale d'un pas vers le surnaturel. On commence à douter de l'existence réelle du maître, dont la voix finit par se confondre avec celle de son apprenti, jusqu'à la fusion complète. L'oreillette-parasite se détache, laissant un être hybride apprenti-maître, qui répétera le cycle avec un nouveau voyageur égaré.

The Dark master est une farce cruelle à plusieurs niveaux de lecture. L'histoire principale autour du maître et de son apprenti, récit d'initiation involontaire et de manipulation surnaturelle, est enrichie par les personnages secondaires. Le client chinois dénonce la tendance actuelle au Japon du rachat des terrains par des financements étrangers, notamment chinois. La prostituée dresse un portrait de femme à l'équilibre fragile entre l'acceptation de l'objectification de son corps et complexité des sentiments. On croise également un jeune comédien, un ouvrier, un couple d'amoureux... toute une société tient dans ce microcosme.

The Dark master est une pièce enthousiasmante. On pense aux romans de Haruki Murakami, aux mangas *La Cantine de minuit* de Yurô Abe, à l'ambivalence japonaise qui fait cohabiter réel et surnaturel, tradition et modernité, culture japonaise et culture extérieure, zen et frénésie, en embrassant chaque opposé entièrement. Entre légèreté et profondeur, rire et doutes, intellectuel et physique, l'expérience nous emporte et nous laisse agréablement euphoriques.

En accédant à la salle de la représentation, on remarque l'installation sonore *Les voix blanches* de Dominique Petitgand, qui occupe les espaces de passage du théâtre pour la saison 2018-2019. On entend d'abord une phrase qui se déroule le long de l'escalier, puis des mots, pour n'avoir plus que des sons dans le couloir qui mène à la salle. La parole est décomposée à son plus simple élément, pour la laisser ensuite reprendre toute sa dimension sur scène.

The Dark master, de Kurô Tanino

Théâtre de Gennevilliers

Du 20 au 24 septembre

Visuels © Takashi Horikawa



Culture & Savoirs

PLURIDISCIPLINAIRE

Paris à l'heure japonaise

Danse, théâtre, expositions... L'occasion de découvrir des artistes du pays du Soleil-Levant

Ce n'est pas l'année du Japon mais presque. Officiellement, il s'agit de célébrer les 160 ans de l'amitié franco-japonaise. Peu importe. On parle de japonisme pour évoquer les liens, la curiosité et la fascination réciproques entre les artistes des deux pays. Metteurs en scène, chorégraphes, musiciens, plasticiens se bousculent à Paris, que ce soit à Chaillot, au Théâtre de Gennevilliers, au théâtre de la Colline, au Théâtre de la Ville, au Palais de Tokyo, à la Halle de la Villette (tout savoir sur les mangas avec « Manga-Tokyo », à partir du 29 novembre), au musée Guimet, qui célèbre avec « Meiji » le 150^e anniversaire de la restauration de Meiji, une époque révolutionnaire qui bouleversa les codes traditionnels japonais (à partir du 17 octobre), aux Arts décoratifs, à la Maison de la culture du Japon, ou encore au Petit Palais, qui consacre une exposition à Ito Jakuchu (1716-1800) très brève (un mois, jusqu'au 14 octobre) en raison de la fragilité des supports sur lequel peignait l'artiste.

Le Festival d'automne consacre une grande partie de sa programmation aux metteurs en scène japonais. Le plus connu d'entre eux, Satoshi Miyagi, qui présente, en ce moment à la Colline, *Révélation*, de l'autrice Leonora Miano et, à la Villette, « son » *Mahabharata*, magique, drôle et envoûtant, qui s'était donné au Festival d'Avignon en 2014. Au T2G, Théâtre de Gennevilliers, Kuro Tanino, Shu Matsui ou encore Hideto Iwai, trois figures de la scène contemporaine japonaise, présentent leurs créations. Laissez-vous porter par la curiosité... ●

EDMOND GILLES

Paris : ce soir on japonise

De l'automne au printemps, Paris se met à l'heure du Japon d'hier, d'aujourd'hui voire de demain. Ce n'est pas la première fois, mais cela n'avait jamais atteint une telle ampleur. Expositions, films concerts, cérémonies, kabuki, nô, bunraku, marionnettes, théâtres contemporains, etc. Premier voyage sur quelques scènes.



scène de "Révélation(Red in Blue Trilogie)" © Simon Gosselin

Depuis septembre et jusqu'aux premiers mois de l'année prochaine, Paris (hélas, seulement Paris) va japoniser à tout va. La France et le Japon fêtent leurs 160 ans de relations diplomatiques, le Japon les 150 ans de l'ère Meiji qui vit le pays s'ouvrir, mais ceci n'explique pas cela. En arts, l'attirance entre les deux pays est ancienne et réciproque. Si la chanson française ou certains acteurs made in France sont célébrissimes au Japon, le cinéma japonais fascine depuis longtemps le public français. Et ainsi de suite.

Traditions et modernités

Pour s'en tenir aux arts de la scène qui nous occupent, difficile de ne pas évoquer les années 70. Au Festival de Nancy, créé par Jack Lang, on découvre Suzuki Tadaski, Shuji Terayama, Kazuo Oono, Min Tanaka pour ne citer qu'eux. Au festival d'Automne, créé par Michel Guy, on multiplie les voyages pour rapporter des merveilles à commencer par la fabuleuse exposition *MA Espace-temps* en 1978. Puis viendront les grands kabukis, des spectacles de no et d'autres du bunraku, manifestations derrière lesquelles il faut saluer la mémoire d'un grand disparu, Thomas Erdos, qui contribua beaucoup à la venue en Europe de grands artistes japonais.

Déjà était à l'œuvre, cette oscillation entre la tradition et la modernité. On la retrouve pleinement aujourd'hui dans le méga programme « Japonismes » malgré l'absence surprenante de Bando Tamasaburo (symbole à lui tout seul de cette dualité) et rien d'envergure du côté de la terre, art majeur au Japon où plusieurs maîtres potiers sont des trésors nationaux vivants. N'empêche, opération patronnée par la Fondation du Japon entraînant dans son sillage beaucoup de sponsors, la foison est là : nombreuses expositions avec des

raretés, énorme rétrospective sur cent ans de cinéma japonais à la Cinémathèque, concerts, gros plan sur les arts numériques, etc. (programme complet [ici](#)). Et bien sûr des spectacles,, bon nombre dans le cadre du [Festival d'automne](#).



scène de "Sambaso" © KOS-CREA

Il y eut pour commencer une plongée dans le kabuki au [Théâtre](#) de Chaillot (13-19 septembre) toujours passionnante mais sans l'ampleur et la qualité des kabukis d'anthologie venus à Paris il y a quelques dizaines années. Le soir où s'achevait le kabuki à Chaillot commençait à l'espace Cardin (19-24 septembre), deux merveilles signées Hiroshi Sugimoto (déjà venu au [Festival d'automne](#) en 2013) : *Tsukini-Zat* et *Sambaso, danse divine*. Dans cette seconde pièce, se produisaient ensemble le père et le fils, Mansai Nomura et Yuki Nomura, bouleversante transmission à vue. Pas glissés, jambe qui ne se soulève que pour frapper le sol, gestes d'enroulement du kimono autour des bras, rythme des percussions adossées aux voix rauques des hommes en noir accroupis au fond de la scène. Une soirée comme sortie d'un temps ancien à la fois élégante et furieuse, constamment saisissante.

L'art des petits riens

Au [théâtre](#) de Gennevilliers nous attendait le Japon d'aujourd'hui. Non celui de Tokyo, mais celui de deux auberges perdues dans une lointaine province, un cul de sac suspendu dans le temps. Dans *Dark master*, le cuisinier fatigué propose à un jeune client -un routard cherchant un petit boulot- de prendre sa place et de guider ses gestes avec une oreillette. Douceur et drôlerie font bon ménage dans ce [théâtre](#) qui ne ressemble à rien sauf à son auteur, Kurô Tanino. Dans *Avidya -l'auberge de l'obscurité* arrive dans une auberge (condamnée à la fermeture car sur le tracé d'une future ligne d'un train à grande vitesse), un homme portant sur son dos un erhu (sorte de violon) emmaillotté et à la main une valise métallisée. Il est flanqué d'un autre homme, un nain, son père. Ils doivent se produire dans l'auberge mais personne ne les attend.

Suite de l'article que j'avais publié il y a deux ans lorsque ce spectacle était venu à la maison de la culture du Japon où l'on découvrait alors le travail du metteur en scène et auteur Kurô Tanino: « L'aubergiste est parti, abandonnant son établissement. Vivent là deux geishas joueuses de shamisen et buveuses de saké, un homme quasi aveugle, une vieille femme effrayée à la vue de ces êtres étrangers venus de Tokyo. Et puis, rythmant la vie de l'auberge, l'une de ses pièces abrite des bains naturels d'eau chaude (qui ont dû faire sa réputation) où règne un sansuke. Le sansuke, à l'époque Edo, lavait les corps des clients et fécondait les femmes ayant du mal à tomber enceinte. Kurô Tanino imagine que dans ce coin reculé du Japon un sansuke (bandant à tout bout de champ jusqu'à en souffrir) officiait encore il n'y a pas si longtemps. Dans ces bains d'eau chaude fumante parmi les pierres, hommes et femmes, mêlés et nus, viennent se faire frotter le dos par le sansuke avant de faire trempette. Ainsi passe la journée. Faite de petits riens. Une cigarette, un thé, une porte qui coulisse, un bain, des rires alcoolisés ou apeurés. Vient le moment où, satisfaisant à la curiosité des squatteurs de l'auberge et des spectateurs, le nain ouvrira la valise métallisée, déployant la marionnette difforme et quelque peu effrayante. » (article complet [ici](#)).



Scène de "Avidya- l'auberge de l'obscurité" © Shinsuke Sugino

Kurô Tanino est né en 1979 à Toyama sur la mer du Japon. Pourvu qu'il revienne avec d'autres spectacles. Tandis que *La ménagerie de verre* de son directeur Daniel Jeanneteau (lire [ici](#)) tourne au Japon, le théâtre de Gennevilliers s'apprête à accueillir longuement Hideto Iwai qui a déjà mené différents travaux dans la ville. On en reparlera.

Satoshi Miyagi le passeur

On connaît beaucoup mieux Satoshi Miyagi. Il était venu présenter sa version du *Mahabharata* pour l'inauguration du Théâtre Lévi-Strauss au sous-sol du musée du Quai Branly, version recréée ensuite au Festival d'Avignon dans la carrière Boulbon. Il était revenu au quai Branky avec un autre spectacle. Enfin, en juillet 2017, en ouverture du festival dans la Cour d'honneur du Palais des papes, il avait créé un éblouissant *Antigone* (lire [ici](#)).

Au Japon, dans un site extraordinaire au pied du mont Fuji, Satoshi Miyagi dirige le SPAC (Shizuoka Performing Arts Center) depuis 2007 succédant à Suzuki Tadashi (celui que l'on avait découvert à Nancy) qui avait fondé le lieu en 1995. Satoshi Myagi y a invité des metteurs en scène français comme Claude Régy (qui a monté là-bas *Intérieur* de Maeterlinck, spectacle venu ensuite au Festival d'Avignon, lire [ici](#)), Daniel Jeanneteau y travaille régulièrement et par deux fois Wajdi Mouawad y a présenté une de ses créations. Devenu directeur de la Colline, en osmose avec la mission « écritures contemporaines » de ce théâtre, Wajdi Mouawad présente des pièces nouvelles ou jamais montées. Avec raison, il souhaitait inscrire au répertoire du théâtre une œuvre de Léonora Minao, née au Cameroun en 1973 et vivant en France depuis longtemps.

Son premier roman *L'intérieur de la nuit* l'avait fait connaître, un autre de ses romans *La saison de l'ombre* avait obtenu le prix Fémina. Onze romans à ce jour, trois essais à l'Arche, maison qui a publié en 2015 le premier texte théâtral de Léonora Miano *Red in blue trilogie*. C'est la première partie de cette trilogie, *Révélation*, que Mouwad souhaitait voir portée à la scène. Mais par qui ? Il a posé la question à l'auteure qui a répondu : Satoshi Miyagi. Tout simplement. Et lumineusement. Il est beaucoup question de nuit et d'ombre, d'ancêtres, de morts, d'âmes errantes dans *Révélation*, autant d'éléments qui sont chez eux dans la culture japonaise.



Scène de "Révélation" © Simon Gosselin

Tout en étant respectueux du texte (traduit en japonais par Akihito Hirano), Satoshi Miyagi japonise le spectacle avec bonheur. D'abord en introduisant une partie musicale continue écrite par le fidèle Hiroko Tanakawa et jouée *live* par les musiciens du SPAC (également acteurs) installés en contrebas de la scène et d'où sortiront des créatures pour monter en scène. Un dispositif musical plus réduit mais semblable à celui qui était à l'œuvre dans *Antigone* et tout aussi puissant. Comme dans le kabuki et d'autres arts du spectacle japonais, Miyagi opère une séparation entre le corps (Micari) et la parole (Haruyo Suzuki) du personnage central (et qui occupe le centre du plateau) Inyi, « divinité première, figure féminine du divin, porteuse des âmes à naître » écrit Léonora Miano. La divinité est parée d'un extraordinaire costume (très loin de celui que décrit l'auteure en préambule) et il en va de même pour les autres personnages, tous les costumes sont signés Yumiko Komai.

Les Ombres de Léonora Miano

Aux côtés de Inyi, Kalunga, que Léonora Miano présente comme un être androgyne, « gardienne des passages entre les mondes », le metteur en scène japonais en fait un homme pris entre deux feux qui semble sorti d'un village filmé par Kenji Mizoguchi (admirablement interprété par Kazuyunori Abe). De même, Satoshi Miyagi multiplie par quatre la figure de Mayibuye, la « figure des âmes à naître ». Ce nom signifie « que cela revienne » et avait été popularisé au temps de l'apartheid par les militants de l'ANC, qui criaient « Mayibuye Afrika » précise l'auteur qui, dans son texte, prend bien garde de ne jamais utiliser le mot Africain, « nom de notre assujettissement et de notre aliénation » écrit-elle, noms donnés il y a longtemps par les étrangers qui organisèrent la déportation avec la complicité des rois nègres de différents royaumes, souvent rivaux entre eux.

C'est là que se noue l'argument de la pièce : les nouveaux-nés font grève, ils refusent d'avoir une âme tant que les ombres des âmes damnés n'auront pas avoués leurs méfaits, leurs magouilles et leurs crimes. Unbuntu, « figure des âmes en peine », (elle aussi multipliée par quatre dans la mise en scène) témoigne auprès de Mayibuye de leurs souffrances au moment de la capture, de l'arrachement aux familles et de la déportation, enfermés « dans l'entrepont fétide des navires » où « un chant s'imposait à nous pour éloigner la folie », où on priait « pour se souvenir de nous mêmes ». Même la mort n'était pas un soulagement au contraire car privées de terre, les âmes ne pouvaient s'élever.

Alors les Ombres (les rois nègres) plus ou moins coupables, plus ou moins complices, figurées par de prenants lambeaux de masques grands comme un corps humains sont invitées, tour à tour, à comparaître.

S'en suivra un apaisement, un adoucissement de la douleur. A la fin, Inyi disparaît en s'élevant adossée au revers de la lune devenue pleine. C'est là un spectacle d'une grande beauté au service d'une pièce qui creuse au plus profond l'histoire meurtrie d'un continent, hier étant l'interface de son aujourd'hui, sans que jamais la pièce ne fasse le rapprochement, au contraire, et la transfiguration japonaise dans une sorte d'hybridation mythologique opérée par Satoshi Miyagi y contribue avec maestria.

***Avidya-l'Auberge de l'obscurité*, au T2G, Théâtre de Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne, jusqu'au 29 septembre**

***Révélation (Red in blue trilogie)*, théâtre de la Colline, jusqu'au 20 octobre**

***Red in blue trilogie* de Léonora Miano, chez L'Arche, 176p, 15€**

Suite du programme sur le site Japonismes.org/fr

i/o n°89

Festival d'Automne

#89 / Lupa — Rau — El Attar — Kawaguchi — Tanino — Keersmaeker
Gosselin — TG Stan — Forced Entertainment — Creuzevault — Vincent
Bourgeois — Castellucci — Maxwell — Focus Suisse





ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

Festival d'Automne

THE DARK MASTER

Alors que la scène française théâtrale en est tout à nous faire entendre un pêle-mêle de voix, qui sur le mode de l'oratorio, qui sur celui de la chorégie, le Japon fait parvenir par l'intermédiaire de Tanino une voix souterraine qu'un *dark master* prononce à son apprenti cuisinier pour l'aider à exceller aux fourneaux. Branchée sur la fréquence d'un subconscient collectif, la voix tisse une fable à propos d'un Japon contemporain, assailli de maints côtés, travaillé et broyé par un capitalisme ordurier qu'on espère malingre. Le dispositif ingénieux donne à chaque spectateur un écouteur pour que celui-ci se livre aussi aux forces phoniques proprement persuasives, amplifiant sur le mode de l'écho un principe phare : la double énonciation résonne alors partout. Mais quelque chose d'un peu âcre reste en bouche, en dépit de la finesse du texte – peut-être le goût d'une patine à dépolir. *Timothée Gaydon*

**MISE EN SCÈNE KURÔ TANINO
— THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS —**

Le théâtre de Kurô Tanino s'est exporté lors de deux représentations parisiennes

31.10.2018

Words: Solenn Cordroc'h



©Takashi Horikawa

Dans le cadre du festival d'automne à Paris, Kurô Tanino, ancien psychiatre devenu metteur en scène, a pu investir le théâtre de Gennevilliers pour deux pièces d'envergure, dans une auberge de sources thermales et dans un restaurant.

Avec son souci du détail et ses décors immersifs surprenants, Kurô Tanino manie un théâtre de premier abord réaliste, avant que les personnages haut en couleurs s'engouffrent dans un chemin sensuel, dérangeant, burlesque ou sulfureux.

Du 20 au 24 septembre, *The Dark Master* a ébloui les spectateurs en stimulant leurs sens ; la vue bien évidemment mais également l'odorat avec des effluves du restaurant reconstitué sur scène. Dans ce restaurant justement, un jeune ramoneur se voit offrir la place du chef, qui disparaît mais observe son nouveau protégé en toute discrétion. Les clients habituels défilent, dont la prostituée favorite du précédent chef et un étrange personnage chinois, plus préoccupé par le potentiel économique du lieu que le contenu des assiettes. Kurô Tanino évoque en filigrane la dépossession du patrimoine et les rapports de domination. Maniant aussi bien le bruit et le silence, cuisinant le spectateur par un début classique puis déroutant, le théâtre de Kurô Tanino révèle avec éclat l'essence même de notre société moderne et ses paradoxes.

Dans sa seconde pièce *Avidya, l'auberge de l'obscurité*, qui s'est aussi tenue au théâtre de Gennevilliers du 25 au 29 septembre, deux citadins de Tokyo ont réveillé la quiétude des locataires d'une auberge perdue en campagne japonaise. Déboussolés par cette arrivée, une vieille dame, deux geishas, un aveugle et un *sansuke* (homme qui s'occupe des bains, masse et coiffe les clients, également géniteur pour les femmes qui ne réussissent pas à avoir d'enfant), expriment tour à tour leurs peurs et désirs de cette modernité qui contraste avec leur paisible tradition. La trêve de quiétude est loin de prendre fin à l'annonce de la démolition de l'auberge pour faire place au Shinkansen : une allégorie brutale de "faire table rase du passé".



Gennevilliers, antenne nippone

En une dizaine d'années, sous la direction de Pascal Rambert puis de Daniel Jeanneteau, le T2G est devenu la passerelle principale du théâtre japonais contemporain en France.

Il faut particulièrement bien connaître le pays pour avoir atterri, comme Daniel Jeanneteau, dans cet entrepôt d'un quartier de Tokyo où l'artiste Hideto Iwai travaillait, en marge des circuits. Le metteur en scène et scénographe français, actuel directeur du Théâtre de Gennevilliers, est un passionné de culture nippone. Il se rend presque chaque année au Japon depuis 1998, date de sa résidence d'artiste effectuée à la Villa Kujoyama, il fut l'un des premiers artistes français à avoir créé des pièces (trois) pour les acteurs de Satoshi Miyagi à Shizuoka.

Et il pourrait passer des heures à dépeindre la scène contemporaine locale, marquée selon lui par un fort appétit d'hybridation : *«Ce qui est troublant, c'est que le Japon est un pays marqué par le nationalisme, par l'extrême droite, et qui développe aussi une passion pour l'ailleurs, l'étranger, les autres formes de vie. Il y a un ap-*

pétit de rencontres avec des esthétiques très différentes, ucommente-t-il. En ce moment, en marge de toute une génération marquée par la figure emblématique d'Oriza Hirata, je m'intéresse particulièrement à Kurô Tanino, par exemple, un fou dont on ne sait pas trop si l'esthétique date du XXIII^e siècle ou d'il y a cinquante ans, et qui poursuit la veine du réalisme fantastique à la Murakami.»

Kurô Tanino, programmé en début de saison, est tout à fait le genre de créature que Daniel Jeanneteau aime convier à Gennevilliers, dans ce théâtre qui, depuis la nomination de Pascal Rambert en 2007 puis la sienne, en 2017, fait découvrir au public français les metteurs en scène japonais majeurs. *«C'est précisément cet axe japonais créé par Pascal Rambert qui m'a persuadé de candidater à l'époque. Je crois qu'il fut le premier à inviter en France Oriza Hirata ou Toshiki Okada.»* Actuellement, en plus des quatre spectacles japonais proposés cette saison – dont la création in situ d'Hideto Iwai (*lire ci-contre*), le théâtre bâche sur un projet de jumelage, à l'horizon 2020, avec le Shizuoka Performing Arts Center de Satoshi Miyagi. *«L'envie conjointe est de pouvoir proposer à des artistes français de créer sur place avec des acteurs japonais, et vice versa.»*

ÈVE BEAUVALLET